

Jean Claude Lambert

Un étrange ami.

Le fils de Pavel Ebstein.

*Ce que tu as volé, tu ne l'emporteras pas en
Paradis, car c'est l'enfer que tu rejoindras.*

Un étrange ami

Edition du 01 01 2022.

Roman de Jean Claude Lambert

Table des matières

Berlin : 27 février 1943.	4
Cordoba : 12 mars 2002.	15
Le fugitif (Mars et avril 2002.)	27
La mort de Marie-Louise Folco, juin 1988.	33
Mon ami Paul Folco :	40
Obsèques de Marie Louise Folco :	44
Berne, 19 avril 1988.	57
Entre les années 1988 et 2002.	71
Paris janvier 1991.	81
Lettre de Paul du 6 octobre 1993.	90
Lettre de Paul des 18 août 1 994.	95
Lettre de Paul du 8 mars 2002.	102
Cordoba, Argentine :	106
Obsèques de Paul (21 mars 2002).	114
Hugo Lopez.	131
Zhang-Min.	147
Rêverie :	150
Mes correspondances avec Paul.	153

Young et Young (juin 2002).	157
Mercredi 12 février 2003.....	170
Prune Ebstein.....	179
Lausanne.....	184
Testament (Octobre 2003).	196
New York. (8 avril 2004).	208
Paris	215
Réunion chez Young.	229
Îles Dyonisades.	239
Voyage en Grèce.....	252
L'incunable :.....	262
Les treize lettres de Barnabé.....	264
Le retour de Paul Ebstein.	274
La vérité sur la mort de Walter Heinrich.	276
Retour à Paris.	287
Shémy Sparkos.	288
Maître Young.....	293
Accords entre Paul et Shémy.....	301
Révélations d'Hugo Lopez.	303
L'attentat de Niamey.....	313
Un accident aérien.....	318

Berlin : 27 février 1943.

D'une main tremblante, Pavel écarta un pan des lourds rideaux de velours rouge qui occultaient les grandes fenêtres du salon.

Maintenant, il pouvait apercevoir, entre les branches dénudées de la haie de sumac de virginie et les barreaux de la grille qui clôturait son jardin, en enfilade, le macadam gris de la rue encore déserte.

Un épais brouillard sournois rampait, cachant le toit de la demeure de son ami Saada, son voisin.

Le jour n'était pas encore levé, dans la lumière grise et cotonneuse de cette matinée d'hiver on pouvait à peine deviner le contour des maisons.

Pavel avait peu dormi cette nuit, comme les nuits précédentes il n'avait pas réussi à trouver le sommeil. Il avait décidé de ne pas révéler à Martha son épouse, les informations qu'il avait reçues, ne pas lui avouer la nature des événements qui allaient se dérouler, il n'avait pas voulu l'affoler, à quoi cela aurait servi, on ne peut rien contre l'inéluctable, il avait juste évoqué, tentant de banaliser ses propos, une possibilité, une éventualité que son ami, plutôt sa relation, le

Standarterfuhrer Kirschner lui avait confiée quelques jours auparavant, il avait simplement dit à son épouse :

- Ne t'inquiète pas chérie, nous allons juste être déplacés pendant quelques jours pour régler un problème de recensement, tu verras ce n'est rien, tout va bien se passer.

Il n'en pensait pas un mot Pavel, et il avait bien failli laisser éclater le sanglot qui se nouait dans sa gorge en découvrant le regard de Martha soudain désespéré. Un court instant, elle avait semblé comme perdue. Dans ses yeux clairs, si pur, comme l'eau d'une source, il avait vu croître sa détresse et son désarroi.

Il avait craint qu'elle ne perde la raison, et pensa que cela aurait sans doute été préférable.

Il avait senti que Martha ne l'avait pas cru, mais elle n'avait rien osé dire, pour ne pas le mettre dans l'embarras, il semblait toujours si sûr de lui Pavel.

Dieu a donné aux femmes un don prémonitoire, un pouvoir, celui de la préséance des événements, une forme de sagesse qui leur permet de prévenir les drames et d'assurer ainsi la préservation de leurs progénitures, mais les hommes, quand ils ne sont plus

des enfants, restent toujours sourds à leurs mises en garde.

La rue était toujours déserte et silencieuse, il y régnait pourtant un calme inhabituel, un silence angoissant.

Pavel entendit soudain, dans le lointain, comme une sourde rumeur qui s'élevait. Pas de cris, seulement un léger brouhaha, celui d'une foule encore invisible, qui s'agiterait au-delà de la rue, un mouvement dont les acteurs ne sont pas encore sur la scène.

Pavel savait ce qui allait se produire, on l'avait informé, grâce à cela, il avait eu le temps de prendre des dispositions, pour éloigner son fils, le mettre à l'abri de la bourrasque qui allait s'abattre sur eux.

Depuis plusieurs mois, des bruits courraient, que la date du 27 février 1943 ne serait que le début de cette fin annoncée.

Pendant plus d'un mois, les entrepôts de la Rossenstrassen allaient se remplir d'hommes, de femmes et d'enfants, des juifs, qu'on allait entasser dans des bétailières, parquer dans des hangars, comme des veaux que l'on conduit aux abattoirs.

Ce matin, le froid était de circonstance, il ajoutait le pire au drame qui se nouait, comme un loup sorti du bois pour la circonstance, il mordait cruellement les chairs de ses mâchoires affamées.

L'eau des caniveaux avait gelé pendant la nuit.
Un vent glacé, qui avait pris des forces dans les grandes plaines slaves, soufflait par de violentes rafales.
Le sifflement de la bise, n'arrivait pas à masquer la rumeur de la rue qui gonflait, elle rappela à Pavel le cri d'un serpent que l'on accule et qui se prépare à mordre, pour vous inoculer son mortel venin.

Quelque part dans Berlin, les soldats de la 1^{re} division SS Leibstandarte avaient commencé à rassembler les derniers juifs encore présents dans la capitale, Pavel et Martha Ebstein en faisaient partis, ils étaient sur la liste, peut-être dans les derniers.

Jusqu'ici, Pavel avait réussi à bénéficier comme d'autres Juifs d'un sursis, grâce à la protection de quelques officiers nazis plus intéressés par sa collection d'objet d'art et son argent que par humanité.

Cela faisait plusieurs années que Pavel avait commencé à distribuer les biens de valeur qu'il avait acquis au cours de sa vie, une collection d'objet d'art d'une valeur inestimable.

Grâce à cela, il avait pu gagner du temps, bénéficier de quelques mois de répit, mais il savait qu'un jour cela allait s'achever, cette fois l'heure était venue.

Il avait obligé Marie-Louise Folco, son employée, à quitter Berlin depuis plusieurs semaines. Elle avait emmené, Paul le fils unique de Pavel.

Il avait eu des nouvelles, il savait que Martha avait pu gagner la Suisse, un passeur l'avait aidé.

Pavel avait ouvert depuis plusieurs années des comptes dans une banque Suisse, à une époque où ses qualités d'expert dans l'art religieux chrétien étaient reconnues dans le monde entier, un temps où les juifs étaient considérés comme des êtres humains, égaux en droit parmi les hommes.

Pavel et Martha pensaient que là-bas leur fils serait à l'abri de la folie destructrice qui pourrissait le Troisième Reich et qui allait précipiter sa perte.

Marie-Louise Folco avait emporté quelques affaires pour prendre soin de Paul, leurs fils. Pavel comptait sur elle pour que leur seul enfant ne subisse jamais ce qu'eux allaient devoir affronter.

Pavel Ebstein avait pu se procurer, contre une petite fortune, des faux papiers pour son enfant, son fils Paul s'appelait maintenant Folco, il portait le nom de famille de Marie-Louise, sa nourrice allait se faire passer pour sa mère, le temps de mettre l'enfant à l'abri, en Suisse ou ailleurs peu importe, après, si Dieu le veut, nous verrons bien avait dit Pavel.

Des camions vert sombre avaient fait leur apparition au fond de la rue. Il venait de surgir du brouillard. C'était donc le moment tant redouté, le temps du malheur vient toujours plus vite qu'on ne le pense.

L'élimination des juifs, cause désignée par Hitler de la misère du peuple Allemand, était sur le point de s'achever, de se finaliser.

Des militaires casqués en uniforme vert étaient descendus rapidement des véhicules.

Malgré les fenêtres fermées, Pavel pouvait entendre le bruit de leurs bottes sur le macadam, les portières que l'on claque avec violence et les ordres que les officiers hurlaient.

Les soldats pénétraient dans les maisons, poussant dehors, sans ménagement leurs occupants, sous la menace de leurs armes, certains semblaient surpris, demandant des explications, d'autres, fatalistes avaient déjà préparé les valises qu'ils imaginaient pouvoir conserver avec eux.

Tous montaient, résignés dans les camions bâchés de toile verte qui attendaient, ridelles baissées, prêt à recevoir leur cargaison de suppliciés.

Des vieilles personnes tombaient, sous les coups, des amis se précipitaient pour les aider.

Ils arrachaient à leurs parents des enfants innocents en pleurs, ils poussaient, impatient, avec le canon de leurs fusils collés dans les reins, les hommes et les femmes vers les véhicules verts.

Martha, la femme de Pavel, que le bruit de la rue avait réveillée, était maintenant à côté de lui, en robe de chambre, la mine défaite, les yeux rougis par les larmes et l'insomnie, elle qui avait été si belle, si douce, si aimante, comment cela pouvait être possible pensa Pavel le cœur broyé par la douleur, comment une vie faite de joie et de bonheur, peut-elle, en quelques heures basculer dans l'horreur, se transformer en cauchemar, pourquoi cette folie, pourquoi suis-je né juif, nous sommes à la fois le peuple élu de Dieu et pourtant une race maudite, haïe de tous, pourquoi n'avons-nous pas fait comme les autres ethnies, oublier notre culture, notre religion et notre langue, nous fondre parmi les hommes, pour faire oublier nos origines, pourquoi cet acharnement à garder précieusement ce qui est à la cause de notre malheur, dieu nous a-t-il oubliés ?

Il s'en voulait, comme s'il portait seul la responsabilité de ce que Martha et lui allaient devoir vivre pour mourir.

Pavel sentait confusément qu'il ne connaissait qu'une partie de la vérité, comment pouvait-il imaginer les événements horribles qui allaient suivre.

Comment imaginer la profondeur de cette fosse bouillonnante de haine et tout en bas de ce cul de basse-fosse, surnageant de la fange, la bassesse de l'espèce humaine.

Ils ne savaient qu'une infime partie du programme, ses relations Nazis avaient voulu être rassurantes, on lui avait dit qu'on allait déplacer les juifs dans un camp pour quelques jours, afin de les recenser et dresser la liste de ceux qui vivaient dans le quartier, ce n'était donc pas la peine d'emporter trop d'objets personnels.

Pavel avait remarqué que certains quartiers de Berlin avaient été vidés de leurs occupants juifs sous le même prétexte de recensement. Ceux qui avaient quitté leurs maisons durant les mois précédents, n'étaient jamais revenus et ils n'avaient donné aucune nouvelle.

- Prépare-toi lui dit-il doucement, en prenant sa femme dans ses bras, va coiffer tes beaux cheveux blonds, il va nous falloir partir, prend

des vêtements très chauds, pas de fourrure, de la laine chérie.

Résignée, Martha s'éloigna.

Dans la rue, d'autres camions arrivaient, ils approchaient, certains se rangeaient déjà plus près de chez eux.

Quand Pavel et Martha Ebstein eurent quitté leur demeure, le Standarterfuhrer Kirschner et son adjoint Driesch pénétrèrent seul dans les lieux.

Ils fouillèrent les pièces de fond en comble, ils avaient bien constaté que l'enfant de Pavel et Martha Ebstein prénommé Paul, âgé de trois ans, n'était pas avec leurs parents lors de l'évacuation.

Mais ce n'était pas le principal sujet de leurs inquiétudes, ils se moquaient bien de ce qu'allait advenir du fils de la famille Ebstein, Kirschner n'était intéressé que par l'argent, il voulait récupérer deux objets bien précis, qu'il avait souvent vus dans le bureau de Pavel.

Un tableau représentant Jésus et Paul de Tarse, face à face, Kirschner avait remarqué cette toile qu'il

attribuait à un peintre italien de l'époque du Titien, il y avait aussi un manuscrit ancien, Pavel n'avait jamais voulu se dessaisir de ces deux pièces qui devaient valoir beaucoup d'argent.

La plupart des objets d'art de la très célèbre collection Ebstein avaient disparu au fil des années et des mois, Pavel avait offert à ces deux hommes ses plus belles pièces, en échange de leurs faveurs, il espérait pouvoir lui et sa femme échapper à la morsure mortelle de la tenaille des Nazis.

Il ne lui restait plus que ces deux pièces que le Standarterfuhrer Kirschner convoitait depuis longtemps, mais quand les deux hommes pénétrèrent dans le bureau de Pavel Ebstein, les objets n'étaient plus là.

Avec Driesch son adjoint qu'il avait associé à ses magouilles, ils fouillèrent scrupuleusement toutes les pièces de la cave au grenier, soupçonnant Pavel d'avoir caché quelque part les objets qu'il convoitait, pour revenir les récupérer plus tard.

Kirschner avait pourtant surveillé le départ de Pavel et son épouse, leurs sacs avaient été fouillés.

De rage le Standarterfuhrer Kirschner donna un violent coup de cravache dans un miroir de Venise qui habillait

le mur du hall d'entrée de la maison, le manche lesté de plomb fit voler la glace en éclat.

Pavel et Martha Ebstein périrent comme des millions de juifs à Auschwitz dans les mois qui suivirent.

La seule trace de leur passage sur Terre fut leurs deux noms soigneusement calligraphiés à l'encre noire sur un grand registre, que tenait avec application une vieille dame en uniforme chargée de recenser l'identité des cadavres que les chariots menaient vers les fours pour être incinérés.

Cordoba : 12 mars 2002.

C'est la brigade de jardiniers, dirigée par Liang, qui ce matin découvrit un corps humain étalé dans la pelouse du jardin japonais de la propriété de Hans Carlos Friedrich.

L'homme était vraisemblablement mort depuis plusieurs heures, il gisait les bras en croix, allongé entre une colonne de marbre renversée et un bloc massif de granite rose venant sans doute de Ploumanac'h qui avait roulé à quelques mètres du corps après avoir réduit son visage en bouillie.

L'homme était méconnaissable.

Pour être bien certain de sa mort son assassin avait planté consciencieusement, jusqu'à la garde, un sabre japonais dans sa poitrine à l'emplacement du cœur.

Liang, paysagiste Nippon, spécialiste en conception de jardins Japonais, jugea que ce cadavre, couché là, entre deux buissons de spirée, devant le regard indifférent d'un Bouddha en bronze, ne choquait pas, il trouva même, au contraire, qu'il apportait une touche d'esthétisme à ce tableau champêtre dont il avait la responsabilité.

Liang, le jardinier, et son équipe avaient pour mission de maintenir l'aspect du domaine de son employeur dans un état intemporel, le gazon devait être ras et d'une couleur uniforme malgré les sautes de température et d'hygrométrie que subissait le pays.

Les arbres, des pins noirs, des cerisiers, des érables aux feuilles rouges, les massifs de bambous, de Camélias et de Rhododendrons qui habillaient l'immense propriété devaient être chaque jour taillés afin que le maître des lieux, Monsieur Friedrich, garde l'impression que les mois, les années qui passent, n'ont aucune emprise sur les lieux, une recherche de l'éternité.

Hans Carlos Friedrich, le maître des lieux, avait développé une admiration sans borne pour les jardins Japonais.

Cette tradition séculaire le fascinait jusqu'à l'obsession, cet art, qui savait si parfaitement conjuguer, avec poésie, le symbolisme et les perspectives arrivaient parfois à l'émouvoir, lui faire verser même quelques larmes furtives qu'il cachait dans son mouchoir en soie. Liang, l'architecte de son paradis, qu'il avait fait venir du Japon, était un grand maître en la matière.

Il savait réinventer sans cesse ces paysages créés, artificiellement, modelés de toutes pièces, ou se mêlait, savamment agencés, des arbustes, des buissons fleuris, des végétaux aux essences rares, qu'il faisait venir à grands frais des quatre coins du monde.

Pour découvrir ces espaces empreints de mystères et de poésies, on empruntait des chemins étroits et tortueux, parsemés de gravier blanc ou de sable rouge qui crissaient sous les chaussures.

Au détour d'un tracé, on découvrait des lacs, des rivières, qu'on franchissait sur d'élégants ponts en bois rouge sculptés, masqués en partie par des blocs de roches granitiques roses ou grises.

Liang choisissait lui-même les essences et les fleurs qu'il faisait venir spécialement du Japon, certaines avaient bien du mal à survivre car le climat de l'Argentine n'avait rien à voir avec celui du pays du soleil levant.

Cela donnait beaucoup de soucis à Liang, mais ce matin, son souci était d'un autre ordre.

Le corps d'un homme gisait sur le bord du chemin de sable rouge qui menait, après un sinueux et savant parcours invisible, jusqu'à la demeure où logeait la famille de son maître Hans Carlos Friedrich.

De l'endroit où Liang se trouvait, là où l'homme mort gisait, on ne pouvait pas voir la maison du maître, elle était cachée par plusieurs collines arborées de pins et d'érables qui formaient un masque destiné à préserver l'intimité de son maître.

Une épée à courte lame était enfoncée jusqu'à la garde dans la poitrine de la victime, juste à l'emplacement du cœur, son visage avait été écrasé par un bloc de granit taché de sang qui avait roulé à quelques mètres du corps.

Dans sa main droite le mort tenait un petit coffre en argent.

Le jardinier identifia l'arme comme étant un Katanas, un sabre redoutable utilisé par les guerriers Samouraïs qui se manie à deux mains, il pensa que l'homme n'avait pas eu le temps de souffrir, il sortit de sa poche un téléphone portable et appela Ming le régisseur de la propriété pour l'informer de sa sinistre découverte.

- Monsieur Ming, Il y a un homme mort étalé sur le gazon, près de Yasushi.
- Que racontes-tu Liang, tu as encore bu trop de saké.
- Non, je ne plaisante pas Ming, tu devrais appeler le Maître et la police ou bien préfères-tu que je

l'enterre dans la pelouse, il ponctua sa plaisanterie par un éclat de rire aigu, ridicule et totalement déplacé.

Ming, le régisseur connaissait bien Liang et son humour d'un goût douteux, il avait déjà raccroché sans faire de commentaire.

Il ne fallut que quelques minutes pour que Monsieur Friedrich en personne arrive sur les lieux accompagnés de Ming le régisseur.

Le Maître des lieux le visage impassible, ne sembla pas très étonné de la découverte, il ne montra aucune émotion.

Il s'approcha du corps et examina le cadavre sans le toucher. Monsieur Hans Carlos Friedrich était un homme chauve de petite taille, la quarantaine bien conservée. Il était vêtu ce matin d'un ample costume de soie noire enserré à la taille par une large ceinture rouge, ses pieds étaient chaussés d'espadrilles de cuir rouge, une copie des mules Papales. Depuis quelques mois il marchait avec une canne, certain supposait qu'elle renfermait une épée.

Sa tenue, toujours très recherchée et soignée, d'un goût exquis, faisait l'admiration de son personnel.

Ce jour-là, le maître avait emmené avec lui un de ses parfums préférés, des effluves de patchouli flottaient autour du cadavre.

Le mort, lui, était vêtu de manière plus simplement, un jeans délavé, déchiré aux genoux, et un blouson, Bomber en cuir noir râpé, très usagé.

Les pans de son blouson étaient écartés, on pouvait apercevoir la doublure intérieure en satin gris qui n'était pas en meilleur état que son jeans.

De la poche intérieure dépassait un carnet de couleur rouge. Monsieur Friedrich, en homme avisé, supposa qu'il s'agissait d'un passeport, une lueur d'étonnement furtif fit briller un court instant ses yeux, mais il ne fit aucun commentaire.

Il s'approcha et retira délicatement du bout des doigts le livret rouge qu'il ouvrit, rassuré après l'avoir consulté, il sembla très satisfait de sa découverte et remit l'objet en place.

Hans Carlos Friedrich venait de rentrer de voyage quelques heures plus tôt avec son fils, sa nouvelle épouse Zhang-Min, et sa fille Jade, après un long séjour dans la résidence qu'il possédait en bord de mer, à Acapulco au Mexique.

Hans Carlos Friedrich et le personnel présent, sans prononcer le moindre commentaire, attendirent une bonne demi-heure avant que les représentants de la police criminelle de Cordoba n'arrivent sur place, sirènes hurlantes.

Monsieur Friedrich avait fait ouvrir le grand portail pour que les véhicules entrent jusqu'au parking qu'il réservait d'habitude aux voitures luxueuses de ses hôtes.

Ses invités étaient en général des hauts fonctionnaires locaux ou des industriels comme lui, ses amis, et ses relations garaient leurs somptueuses autos sur cet espace réservé, puis des petits véhicules électriques les transportaient jusqu'à son palais, ils pouvaient ainsi traverser et découvrir avec ravissement le jardin japonais dont Monsieur Friedrich était si fier.

Seuls deux policiers gradés en civil avancèrent respectueusement vers le maître des lieux, tout en restant à distance.

Les autres policiers restèrent sur le parking près des voitures en attendant les ordres.

Il y eut un long conciliabule à voix basse entre le maître des lieux et l'un des officiers qui semblait être le plus gradé, ils chuchotaient, mais il n'était pas difficile de constater la servilité avec laquelle l'officier de police s'adressait au maître des lieux, il semblait, avant de parler, longuement choisir ses mots.

À les observer on pouvait en conclure que Monsieur Friedrich devait être un homme puissant et respecté, mais pas pour autant forcément respectable.

Puis, prenant un ton plus officiel, l'officier le plus gradé s'adressa à Monsieur Friedrich à voix haute.

- Monsieur, comme je vous l'ai dit, je vais devoir respecter la procédure, et vous poser, avec tout le respect que je vous dois, quelques questions.
- Je vous en prie, répliqua Hans Carlos.
- Connaissez-vous l'homme qui a été tué dans votre propriété ?

Hans Carlos Friedrich avait pris le temps, à nouveau, de jeter un bref coup d'œil dédaigneux sur la dépouille auprès de laquelle se penchait déjà le médecin légiste. Puis il avait répondu du bout des lèvres :

- Oui, je crois, bien que son visage soit méconnaissable, la corpulence de cet homme me fait penser à celle de mon ex-beau-frère Paul Folco. Dans un récent passé cet homme a fait partie de notre famille, il a été marié pendant quelques années avec ma sœur Jade, avant qu'il ne la quitte, nous n'avions plus de rapport avec lui, ni de ses nouvelles depuis plusieurs mois.
 - Je suis désolé monsieur, il semble, d'après le rapport du médecin légiste que cet homme a été tué dans le courant de la nuit dans votre propriété, savez-vous ce qu'il faisait chez vous, avait-il rendez-vous avec vous ou votre sœur ?
 - Pas du tout, Commandant, ma femme, ma sœur et moi sommes rentrés d'Acapulco ce matin avec notre avion, pendant notre absence la maison était vide de tout occupant, cet homme sera sans doute revenu pour tenter de nous voler, j'ai constaté que plusieurs objets de grandes valeurs avaient été dérobés en notre absence, ce coffret en argent qu'il tient encore dans sa main appartient à ma fille, sans doute fait-il parti des objets qu'il nous a dérobé.
- Monsieur l'Officier, Il faut que vous sachiez que cet homme, je vous l'ai déjà dit, a été d'abord

associé et directeur dans notre consortium, puis il a épousé ma fille Jade, mais notre famille n'était pas en très bons termes avec lui, des désaccords d'ordre financiers, il a déjà tenté par le passé de nous voler des œuvres d'art, nous allons bien sûr déposer une plainte à ce sujet, sans doute s'est-il battu avec un complice lors du partage de leur butin, ou peut-être voulait-il ce qui est bien possible, tenter de me tuer.

- Je dois vous demander si cette arme, ce sabre, vous appartient ?
- Non répondit sobrement le maître des lieux.

Un fonctionnaire s'approcha d'eux pour remettre à l'officier le livret rouge que le légiste avec extrait du blouson de la victime.

- Les papiers qu'il portait sur lui confirment qu'il s'agit bien de Monsieur Paul Folco, puis-je vous demander de nous consacrer quelques minutes pour enregistrer votre déposition, ce n'est bien sûr qu'une simple formalité, après cela nous allons devoir emmener le corps pour une autopsie, souhaitez-vous qu'il vous soit rendu après notre enquête ?

Friedrich avait pris amicalement le bras du fonctionnaire, il l'entraîna à l'écart, l'obligeant à s'éloigner du groupe pour lui murmurer quelques confidences.

- Commandant, je vous serai très reconnaissant d'être discret, de ne pas ébruiter ce drame dont la presse locale pourrait se gorger, ma fille, qui a été l'épouse de cet homme, voudra sans doute que Paul Folco soit inhumé rapidement dans notre caveau familial, bien que je ne sois pas d'accord avec elle, mais je n'oublie pas qu'il est aussi le géniteur d'un enfant qui va naître dans quelques mois et que nous allons devoir élever sans son père, soyez assez aimable pour ne pas tarder à nous rendre sa dépouille, je dois maintenant avertir ma fille de ce drame.

Il tourna le dos, l'air affligé, sans un regard pour le corps de l'homme sans visage qu'il avait identifié comme étant son ex-beau-frère, et qui gisait, les bras en croix, épinglé comme un papillon de collection sur la verte pelouse.

Monsieur Friedrich remonta dans son carrosse électrique et disparu derrière un bloc de granit rouge.

Le fugitif (Mars et avril 2002.)

L'homme marchait à grandes enjambées, d'un pas rapide mais sans hâte, pourtant il fuyait.

Il portait un vieux sac en toile grise sur son dos qui ne devait pas peser très lourd.

Il semblait ne posséder que peu d'affaires personnelles. Les vêtements qu'il portait, avaient dû, par le passé, être de bonne facture, mais ils étaient maintenant brûlés par le soleil, délavés par les pluies fréquentes qui s'abattaient sur les vastes régions qu'il venait de parcourir à pied depuis plusieurs semaines.

Il marchait d'un pas régulier, il savait bien que son temps était précieux, que ses heures de liberté étaient comptées, il fallait qu'il atteigne son but dans les délais qu'il s'était fixé.

Il avait soigneusement choisi son trajet, n'emprunter que des chemins désertiques et poussiéreux, sur lesquels il avait peu de chance de croiser des policiers ou des militaires qui aurait pu lui demander des comptes.

Il était certain que les autorités étaient déjà à ses trousses et qu'il était déjà activement recherché.

Il croisait parfois des hommes seuls, des fuyards, des vagabonds, comme lui en errance, l'œil hagard, le ventre vide, il lisait dans les yeux de certains qu'ils auraient bien été tentés de le dépouiller, mais la carrure du fugitif et la noblesse de son allure imposait la crainte et le respect, il n'avait rien de commun avec eux, alors, ils passaient leurs routes sans un mot, la tête basse.

Son teint était hâlé, ses cheveux longs, il avait du mal à les maintenir sous son bonnet de laine grise, sa barbe avait envahi son visage, ce qui le rendait difficilement reconnaissable.

Il cachait ses yeux bleus derrière des lunettes de soleil ordinaire.

Il saluait toujours ceux qu'il croisait, discrètement et respectueusement d'un simple geste de la main, ou d'un sourire qu'on ne voyait que très peu au travers de sa barbe fournie, mais ses yeux pétillants suffisaient pour rassurer sur ses intentions.

Il avait quitté Cordoba quatre semaines plus tôt bien décidé de rejoindre à pied le port de Buenos Aires.

Un périple de plus de mille kilomètres qu'il comptait franchir en un mois.

Il devait s'astreindre à franchir trente à quarante kilomètres par jour pour remplir l'objectif qu'il s'était fixé, en ne suivant que des chemins muletiers pour ne laisser aucune trace visuelle de son passage.

Il couchait souvent dehors, quand le temps le permettait, parfois dans des granges abandonnées ou chez l'habitant qu'il payait de quelques pièces de monnaies, dans cette région, peuplée de gens pauvres, un billet aurait pu attirer l'attention.

Le vagabondage est interdit en Argentine, mais surtout réprimé dans les villes. Dans les campagnes et les régions reculées les autorités fermaient les yeux.

Depuis son départ, Il s'était fait contrôler deux fois par des militaires, il parlait l'espagnol couramment, sans accent, la carte d'identité qu'il possédait était au nom de Heinrich Walter, par chance, la ressemblance était frappante.

Quand il eut atteint la banlieue de Buenos Aires, il avait marché trente-huit jours.

À l'entrée de la ville, des soldats avaient vérifié ses papiers, on lui posa quelques questions, puis on le laissa passer.

Il avait précisé au soldat qu'il souhaitait rejoindre le centre catholique de Loyola, avec l'intention de trouver du travail sur le port de commerce de Puerto Madero. Autrefois, sous un autre nom, son vrai nom, il avait participé au financement pour la restauration du centre catholique, il avait consacré beaucoup d'argent, en récompense on lui avait remis un chapelet et une croix en perle de Jadéite noire, une pierre réputée pour faire des miracles, un porte-bonheur, qu'il portait autour de son cou, caché sous son pull de laine, sans doute ce bijou allait faciliter son accueil à Loyola.

Un Européen le reçut.

On ne lui posa pas de question, on accepta de le loger dans une dépendance, provisoirement, le temps qu'il trouve un emploi, les compagnies maritimes du port cherchaient des marins costauds pour servir dans les grands porte-conteneurs qui partaient toutes les heures vers tous les continents pour inonder les marchés Européens de leurs tourteaux de Soja.

Son but était de rejoindre l'Europe, plus exactement la Grèce, mais pour cela il était prêt à accepter n'importe quel emploi qu'on allait lui proposer.

La chance était avec lui, dix jours plus tard, il embarqua sur un grand navire, qui avait pour nom, le Mao, il partait à destination de New York, les autorités

portuaires et le capitaine du navire n'avaient pas été très regardants sur son identité, ses papiers semblaient vrais, Heinrich Walter embarqua comme homme à tout faire.

Il devait le matin aider en cuisine pour la préparation des repas et l'après-midi procéder au nettoyage du réfectoire, des cabines des officiers et sous-officiers.

Il atteignit la destination qu'il s'était fixée le 12 septembre 2002 soit six mois après avoir quitté Cordoba, après une longue escale à New York, et à Gênes en Italie.

Quand le dénommé Heinrich Walter sauta de la barque que le pêcheur venait d'échouer volontairement sur la plage déserte et qu'il eut foulée de ses pieds nus le sable blanc de l'île, il fut soudain pris d'un violent sanglot, une émotion qu'il n'arrivait plus à maîtriser, le pêcheur, un vieil homme qui l'avait transporté jusque-là pour quelques dollars, lui tapota amicalement l'épaule, comme pour lui dire, voilà, c'est fini.

Le fugitif ne parlait pas le grec, il ne comprit pas ce que le marin voulait lui dire, mais il en avait saisi le sens, la quintessence, l'homme lui avait souhaité bon courage

avant de repousser son frêle esquif sur les flots et disparaître au loin.

À son attention, Heinrich lui cria « bon vent », puis il mesura du regard cette île qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années, la plus grande dimension ne dépassait pas quelques kilomètres.

Il remit son sac à l'épaule et entreprit de gravir la pente abrupte qui allait lui permettre d'atteindre le plateau herbeux qui dominait la falaise.

Il allait retrouver le monastère et ses frères de la confrérie des pères Paulin qui y étaient installés, mais surtout une maison blanche qu'il avait fait bâtir.

Il savait qu'il avait atteint son but, il allait vivre ici, jusqu'à ce qu'elle vienne le rejoindre, quand, il ne savait pas, maintenant seul le destin possédait le pouvoir de le libérer de la prison dont il avait patiemment bâti les murs.